

"établissement d'écoles gratuites et l'avancement des sciences dans cette province," cherchait à absorber dans l'âme des enfants l'idéal français et les traditions religieuses de la race et elle accomplissait depuis vingt-cinq ans une œuvre d'étouffement et d'ignorance. Notre peuple dispersé sur un immense territoire, absorbé presque tout entier par la lutte ardue du défricheur contre la forêt, privé de communications faciles et isolé des foyers intellectuels de l'Europe, se trouvait dans la nécessité ou de confier ses enfants à ces maîtres officiels ou de les garder chez lui; et trop faible pour lutter, trop fier aussi pour se laisser mourir, il se recueillit sur lui-même. Parmi les soixante-quatorze écoles dirigées par l'Institut Royal, quatre seulement avaient des maîtres d'origine française. Un ciel morne, un ciel de plomb, lourd d'indifférence et d'apathie, étendait un voile de ténèbres sur les esprits. A peine le dixième de la population "savaient-ils écrire assez misérablement leur nom, à la vérité." au témoignage du supérieur du séminaire, alors M. Parent. La petite lampe conservée au foyer et dans les cœurs pâlisait dans l'ignorance. Mais la lampe du sanctuaire veillait aussi; et déjà autour des églises les écoles fondées par les curés et entretenues par les paroisses se multipliaient.

C'est à cette époque d'angoisse que naquit sur tous les points du pays le magnifique mouvement d'efflorescence des collèges classiques, avec une émulation admirable, émouvante aussi, chez les esprits supérieurs en qui vivait encore l'âme canadienne. C'est par les élites que l'âme d'un peuple se perpétue; et on voulait des prêtres et des citoyens éclairés pour la défendre et la conserver.

C'est ainsi qu'au sein des écoles de fabrique fondées par les prêtres et entretenues par les paroisses, au sein des collèges classiques fondés et entretenus par les curés qui "faisaient du revenu de leur dîme des banques d'épargnes," que se sont formées les générations venues avant nous qui nous ont transmis l'héritage spirituel dont nous vivons.

M. Painchaud fut un de ces hommes supérieurs. Placé par la Providence au pied de cette montagne de Sainte-Anne et jetant un regard pénétrant sur cette partie de la province qui, de Québec à la Gaspésie, comptait une population de 52,000 âmes et une dizaine d'écoles à peine, pensant aussi à la patrie entière, il "trouva dans son âme de pasteur l'énergie et le dévouement qui donnent naissance aux grandes entreprises, les poursuivent au milieu des obstacles les plus insurmontables et les conduisent jusqu'au succès dont eux-mêmes ne jouissent presque jamais en ce monde."

"Quand je songe au passé de notre peuple, dit Edmond de Nevers, il me semble que j'entends frémir au fond de l'âme canadienne toute une germination mystérieuse, et je me dis qu'un monde de poésie, d'art, de grandeur intellectuelle, de noblesse morale est là qui demande à prendre un libre essor, qui aspire au soleil et à la vie." (1)

Doué d'une intelligence ouverte à toutes les cultures, M. Painchaud entendait le frémissement lointain de cette germination mystérieuse; et en fondant ce séminaire de prêtres et de citoyens éclairés, il préparait l'éclosion de tout un monde de grandeur intellectuelle et de noblesse morale, d'œuvres remarquables et d'hommes éminents, dont l'Eglise et le pays s'honorent et qui ont illustré leur

(1) L'avenir du peuple canadien-français, page 67